

Deuxième prix
du Concours Nouvelles et Poésies 2010

Un chien qui rapporte.

Par Juliette Schwak

Le sol pavé de l'entrée était couvert de terre humide et d'un amas de racines fraîchement retourné. Une odeur pestilentielle se mêlait aux senteurs florales d'un pot pourri. Drôle de façon de recevoir.

-Rodolphe ! Qu'est-ce que c'est que ça ?!

Hélène Loisier avait pour habitude de pousser un cri strident dès que quelque incident troublait sa vie mortellement palpitante. Rodolphe Loisier, à qui étaient adressés ces appels à l'aide, travaillait dans son bureau, au-dessus de l'entrée et ne prenait même plus la peine de passer la tête par-dessus la rambarde de l'escalier pour s'enquérir du drame, grâce à un diplomatique mais las « Que se passe-t-il, chérie ? ». Malgré son appel réitéré, son mari ne daignait pas apparaître. Ni même lui répondre. Ravalant sa salive et son orgueil, Hélène s'approcha du tapis terreux qui jonchait le hall. Elle se pencha et observa le carnage. Des tâches marronnasses parsemaient les pavés. On aurait dit du sang, comme si le sol en eut été éclaboussé. Sa perspicacité ménagère étant sa qualité la plus développée, elle ne prit pas longtemps à imaginer qui pouvait bien être responsable de cette déclaration de guerre.

- Edouard !

Edouard n'était pas son fils mais son labrador. Une bien brave bête. Hélène entra dans la cuisine. Le chien s'y trouvait, serrant entre les dents un objet non répertorié. Une boule de tissu recouverte de terre et de sang. Un petit bout de chair sortait d'un pli de chiffon. Une main. Une toute petite main. Bleue et crispée par la mort. Le cadavre d'un nouveau-né. Une nausée envahit brutalement Hélène. Elle dut la réprimer et ne put pousser un cri strident. Elle recula et, livide, s'assit sur une chaise en gardant les yeux rivés sur le cadavre. Plus aucune pensée ne traversait son esprit ankylosé. Même sa respiration, rendue plus saccadée par le choc qu'elle venait de subir, demeurait presque imperceptible, comme si assumer la vie qui l'animait eut été une injure faite à l'enfant mort.

Elle resta ainsi quelques minutes, sans esquisser le moindre geste. Rien ne semblait plus lui importer. Cet état était du, sans doute, à l'arrivée brutale d'un drame dans sa vie. La gravité de la découverte semblait se heurter à la futilité de son existence, comme si elle devait intégrer à son quotidien superficiel la présence d'un cadavre d'enfant.

Cette léthargie dura encore un temps, jusqu'à ce qu'elle laisse échapper, dans un souffle, le prénom de son mari. Si bas, d'abord, qu'elle douta de l'avoir même prononcé. Elle secoua la tête, parut reprendre ses fragiles esprits et hurla:

-Rodolphe !

A peine M. Loisier entra –t-il dans la pièce que son regard se posa sur Edouard et sa précieuse trouvaille. Il jura. Hélène ne prit même pas la peine de relever cet affront à la bienséance.

L'heure était grave. Il avait tout de suite deviné la situation. La vue du petit bras éteint était évocatrice. L'homme chancela, toute trace de couleur disparut de son visage et il déglutit.

- C'est Edouard ?

Redevenue silencieuse, sa femme hocha lentement la tête. Elle semblait avoir délégué à son mari la tâche de décider ce qu'il convenait de faire et de l'exécuter. Son pragmatisme ne dépassait pas le choix des rideaux du petit salon. M. Loisier s'approcha du chien et tenta de retirer de sa gueule ce qui restait du petit être. Edouard se mit à serrer les crocs mais l'autorité de son maître eut raison de la résistance de la bête. A présent qu'il tenait en mains le corps à moitié dépouillé de ses langes, Rodolphe entrevit ce qui s'était passé. Le tableau était limpide. Edouard avait traversé la haie qui séparait leur parc de celui du voisin, s'était introduit dans la maison de M. Blève et avait senti l'odeur du bébé. Une odeur de vie en ébullition. L'animal s'était approché du berceau où gazouillait l'enfant, laissé sans surveillance. La suite était aisée

à imaginer, mais Rodolphe préféra lutter pour ne pas laisser les idées se former dans son esprit. Il fit alors part de ses déductions à Hélène, coincée dans un mutisme opiniâtre.

Elle savait qu'il fallait appeler la police. Elle qui ne laissait jamais passer une défaillance à la vertu allait devoir se plier à ses exigences. Il lui sembla tout à coup plus simple de faire respecter à autrui des lois auxquelles elle n'avait jamais eu à obéir. Un véritable baptême moral pour cette irréprochable donneuse de leçons.

Elle montra du doigt le téléphone mais Rodolphe lui indiqua par un hochement de tête qu'elle avait intérêt à réprimer cette velléité. Tout était remis en cause. Leur petite vie proprette était sur la sellette, pour l'unique raison qu'ils n'avaient pas su éduquer leur chien, qu'ils ne lui avaient pas appris que les nouveaux-nés ne se mangent pas. Et appeler la police ne ferait que condamner leurs infimes chances de reprendre le cours d'un quotidien grisant et confortable de conventions.

M. Loisier savait déjà ce qu'il allait faire. Contrairement à son épouse, il avait l'esprit pragmatique. Et il ne se pliait pas aussi docilement qu'elle aux lois morales.

- Va chercher une bassine d'eau chaude et du savon. Ne pose pas de questions. Et n'oublie pas de prendre deux paires de gants en caoutchouc.

Elle disparut aussitôt vers la buanderie. Rodolphe s'empara du corps qu'il avait posé sur la table. Il étudia les morsures que son chien avait taillées dans la peau de l'enfant. Elles étaient rares, et seraient aisées à dissimuler grâce à la trousse de premiers secours. Il songea également au fond de teint d'Hélène, et ce fut bien la première fois que son maquillage lui fit quelque effet.

Une heure plus tard, M. Loisier traversa la haie qui séparait son jardin de celui du voisin et monta les marches de son perron, sur lequel l'attendait Hélène, livide. Elle n'osait pas s'enquérir du déroulement des choses. La culpabilité se tapit au creux de ses entrailles, comme une bête convaincue que c'était l'endroit le plus adapté pour élire domicile.

Lorsque M. Blève se gara devant la bâtisse dans laquelle il vivait, rien n'avait bougé depuis le matin. Il avança vers l'arrière de la maison. Un trou béant s'ouvrait au milieu de la pelouse. Blève suffoqua, cligna des yeux et se précipita vers le lieu du carnage. De la terre avait été retournée à la hâte et répandue autour du creux de façon frénétique.

L'intrus avait trouvé ce qu'il cherchait : la cachette de Blève était vide. Son trésor n'était plus à la place qu'il lui avait assignée pour garantir sa protection.

Il y tenait comme à la prune de ses yeux et il aurait tout fait pour le conserver là où il l'avait caché le matin même. Il avait passé la nuit à réfléchir, allongé sur le canapé, incapable de dormir dans son lit. Un lit où il avait passé trop de temps à partager ses réflexions avec sa femme, emportée trois mois auparavant par un cancer fulgurant, qui avait envahi comme un lierre vorace les radios successives de ses poumons. Le contact même des draps le rendait malade. Il s'allongeait donc sur le canapé du salon quand la fatigue commençait à se faire sentir. Pourtant, durant la nuit précédente, rien n'eut pu parvenir à faire battre ses paupières, tant la préoccupation l'occupait. Qu'allait-il faire du plus beau cadeau qu'il ait jamais reçu, de la perle rare qui le poussait à vivre encore ?

Il avait finalement décidé de l'enterrer dans le jardin derrière la maison, là où personne ne songerait à aller le chercher.

L'ouverture de son coffre fort de fortune le remplit d'effroi. Avant même de spéculer sur l'identité du coupable, il pensa à ce qu'on lui avait dérobé. Il se sentait vide, comme si on lui avait retiré tout ce qui le maintenait en vie. Il aurait voulu pleurer, pousser une longue plainte déchirante, comme dans ces films où le personnage exprime sa douleur en larmes et en cris.

Il resta debout à fixer la boue retournée, les poings serrés, seule manifestation de la souffrance qui lui lacérait l'âme sans qu'il parvienne à l'évacuer.

Quelques longues minutes passèrent. Il retourna d'un pas pesant vers la maison, ouvrit la porte et pénétra à l'intérieur. Il prit le chemin d'une chambre. Une odeur de poudre cosmétique adoucissait l'air, comme si l'innocence même l'eut parfumé.

Blève s'approcha d'un berceau, qu'il serra d'une main crispée. Il se pencha au-dessus de la petite rambarde de sécurité. Et il étouffa un râle mêlé de terreur et d'une infime nuance de soulagement. Son bien le plus précieux avait retrouvé sa place originelle. Et dans ses langes immaculés, talqué comme s'il sortait du bain, il paraissait presque dormir d'un sommeil temporaire.

Mme Loisier se serra très fort contre son mari, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des années. Il répondit à son étreinte. Depuis maintenant deux semaines, elle ne fermait plus l'œil et n'avalait plus rien. Trop de culpabilité lui pressurait l'estomac.

Elle revoyait sans cesse le nouveau-né bleuâtre dans la gueule d'Edouard. L'air qu'elle respirait avait l'odeur du sang, ce qu'elle tentait de manger en gardait le goût âpre et écœurant. Et elle savait que malgré ses remontrances à l'égard de sa « ridicule sensibilité », son mari était lui aussi rongé par un remords qu'il dissimulait trop bien.

Ses habitudes les plus profondes n'avaient plus lieu d'être. Elle imaginait sans cesse la douleur de M. Blève, terrassé par la découverte de son enfant mort. Elle avait l'intime conviction qu'il faudrait tout avouer.

Il faudrait accepter de suivre la police quand elle viendrait les chercher, enfermés dans un mutisme honteux, jugés par tous les regards, enfermés pour des années peut-être.

Mais Rodolphe avait haussé le ton quand elle avait suggéré des aveux. Elle avait eu si peur de perdre le seul soutien qui lui restait qu'elle avait ravalé ses prétentions à faire preuve d'honnêteté.

Blève avait fait disparaître le corps de l'enfant, brûlé un après-midi avec un amas de bois mort. Il n'aurait pu trouver de meilleure cachette.

Personne ne trouverait désormais la preuve de son incapacité à être père. Mais la présence du nouveau-né était encore plus pesante qu'elle ne l'avait été après son décès. Jusqu'alors, il s'était torturé l'esprit à tenter de dissimuler son trésor détruit. Il ne pouvait maintenant oublier pour une fraction de seconde ce qui s'était passé.

Le bébé nu sur sa table à langer. Les petites mains s'agitant dans l'air. Le talc en main. Le téléphone qui sonne dans le salon. Les pas pressés pour répondre. Les gazouillements impatients de l'enfant qui attend les soins paternels. Le combiné décroché. Un bruit sourd. La voix de Jacques qui s'arrête brutalement. L'interlocuteur qui l'appelle, lointain désormais. La course angoissée vers la chambre du nouveau-né. Sur le sol. Inerte.

Les mains du père qui le soulèvent délicatement. La peau glacée et le petit filet de bave sur le côté de la bouche, coulant incessamment sur la layette de dentelle. Et la certitude implacable qu'il n'y a plus rien à faire.

Se savoir responsable de la mort de son fils le rongait comme un acide. Il se flagellait intérieurement, se répétant sans cesse qu'il était coupable, qu'un tel père ne méritait pas de vivre. L'existence avançait sans lui.

Blève regardait le petit tas de cendres dont une s'échappait une fumée noirâtre. Il aurait aimé brûler aussi, se laisser consumer par des flammes qui l'auraient libéré du poids de sa conscience. Il pensait à sa femme, à la perte de sa femme, au meurtre du fils de sa femme. Il avait tué son enfant unique. Il était un monstre. Et les monstres ne méritaient pas de respirer le même air que les autres.

Il n'était plus le seul à savoir. Quelqu'un avait trouvé le cadavre et le lui avait fait comprendre, par un macabre scénario de connivence. La propreté factice du bébé mort, son air serein malgré la froideur de sa chair. La vérité pouvait éclater à tout moment.

Ses réflexions le menèrent loin sur le chemin du désespoir. Il avait beau chercher des raisons de se maintenir en vie, il n'en trouvait pas. Et des images défilaient dans sa tête, se soldant par une scène macabre sur laquelle il tenait le premier rôle.

Les volets étaient fermés dans le salon. Il avait posé ses pieds sur une chaise. La porte de l'entrée était restée ouverte mais aucun visiteur n'était attendu. Ces moments-là ne se partageaient pas.

Seule la culpabilité l'accompagnait. La corde était enroulée par un nœud solide au plafonnier de la pièce. Les mains de Blève étaient moites.

Aucune hésitation ne le troublait. Sa vie était devenue une course inexorable vers la folie. Il convenait d'y mettre un terme.

Il respira profondément et passa un doigt sur la corde qui pendait du plafond. Il posa son regard sur ses pieds bien droits. Il en souleva un, le reposa. Le bon moment n'existait pas ; il était inutile de l'attendre. Son pied droit quitta à nouveau la chaise. Il resta ainsi quelques instants puis finit par ressentir la crampe de celui qui hésite encore à abandonner la vie, dont un pied semble toujours tenir un peu à l'existence et y maintenir l'être tout entier.

Il allait lever le pied gauche et plonger dans le commun néant qu'offrait la mort quand le téléphone sonna. Il écouta sans bouger. Il aurait pu répondre. Un dernier adieu impersonnel.

La sonnerie s'arrêta. « Bonjour, vous êtes chez Jacques et Lucie Blève. Laissez-nous un message et nous vous rappellerons. » Sa gorge se serra. Les détails les plus infimes d'un quotidien perdu avaient une puissance d'évocation douloureuse inégalée. Une voix s'éleva alors du téléphone. C'était Hélène Loisier. Elle murmurait. « Je sais que rien ne rattrapera ce qui s'est passé mais je ne peux plus vivre comme ça. Je vous dois la vérité. C'est mon chien qui a tué votre fils. Nous n'avons pas eu le courage d'assumer notre faute. Nous avons découvert le meurtre et nous l'avons dissimulé. Appelez la police si vous jugez que c'est ce

qu'il faut faire. Je comprends que vous nous haïssiez. Puissiez-vous continuer à vivre pendant que nous purgeons notre peine. »

Des sanglots étouffés envahirent le répondeur. Blève resta interdit. Il n'avait pas été trahi par le cadavre. Les voisins pensaient être coupables, leur chien n'ayant fait que terminer son macabre besogne. Ils vivraient dans la tourmente de se croire assassins. Il fallait rétablir la vérité. Il ne pouvait commettre un second crime en laissant se construire autour de lui une façade d'innocence.

Alors qu'il s'emparait de la corde pour en détendre le nœud, la porte d'entrée grinça. Il chancela involontairement, ses pieds quittèrent le siège sans qu'il puisse les retenir et la corde lui noua la gorge. Il bascula dans le vide, battant vainement des bras. Une série de hoquets s'échappa de son corps de pantin. Puis plus rien. Un silence fragile comme une conclusion hâtive. Le grincement de la porte reprit.